

Pourquoi cette décision de n'accorder que des entrevues par Internet ? Et vous vous y êtes tenue ? Pas de passe-droit ?

Pour des raisons pratiques (c'est pratique, non ? un océan entre nous deux et mes réponses dans une seconde...) et pour des raisons plus profondes. Je réponds plus sérieusement par écrit. Je dis moins de bêtises. J'essaye d'être claire, précise, honnête. Bien sûr que je m'y suis tenue.

J'adore le titre de votre nouveau roman. Quand s'est-il imposé ? Au moment de la scène où il est question de ce qu'est « la consolante » ou, dès le départ, vous saviez que vous alliez dans cette direction ?

Il est venu quelques jours après avoir écrit la scène en question. J'aimais le mot. Son sens, sa sonorité, sa philosophie. Je ne sais jamais où je vais en écrivant, mais je remercie mes personnages de m'avoir emmenée là. Elle me plaît, cette idée d'ôter son dossard un jour et de vivre sans la moindre angoisse de gagner ou de perdre. Je devrais en prendre de la graine...

Quatre années ont passé entre la sortie d'*Ensemble*, c'est tout et celle de *La Consolante*. Que s'est-il passé entre les deux ?

Je me suis beaucoup occupée des autres. De mes enfants, des enfants de mes amis qui ont des métiers plus contraignants que le mien, d'amis, d'ombres sans papiers... J'ai lu, j'ai rêvassé, j'ai attendu mes personnages, je les ai rencontrés et j'ai mis un temps fou à franchir le pas de l'écriture parce que j'avais peur de les trahir. Voilà. J'ai passé quatre ans de ma vie à jouer Mary Poppins avec la peur au ventre.

Comment est né *La Consolante*, ses origines ?

La fascination amoureuse d'un petit garçon de six ans pour la maman de son meilleur ami. Et comment ce sentiment évolue avec les années. Que signifie, dans une relation humaine, la différence d'âge ? C'est une question qui m'a toujours intriguée. Les élans du cœur sont-ils soumis à la raison du socialement correct ? Le reste est venu au fil de la plume et découle entièrement de cet amour d'enfance.

Avez-vous fait des recherches avant de vous mettre à l'écriture de ce livre ? Sur quels sujets ?

Le narrateur est architecte, j'ai donc interviewé certains de ses confrères et lu des piles de livres. La femme qu'il aimait était infirmière, j'ai donc interviewé ses consœurs et lu beaucoup de leurs témoignages. La femme qu'il rencontre est ingénieur agronome, j'ai donc interviewé une de ses collègues qui a travaillé sur les maladies de la papaye et lu d'autres piles de livres passionnants... Et puis des tas d'autres sujets encore... C'est le grand privilège de ce métier : prendre prétexte de la fiction pour se cultiver et aborder des mondes jusqu'alors inconnus.

Dans quel personnage vous projetez-vous le plus et pourquoi ? Charles, peut-être... Comment est-il apparu et comment l'avez-vous construit ?

Je ne me projette dans aucun, j'étais simplement là pour les servir le plus fidèlement possible. Ils me sont apparus au détour de rêveries et, hormis ces histoires de documentations techniques, je n'ai pas l'impression de les avoir construits. Suivis plutôt. Ce sont eux qui me façonnent. Sans eux, je n'aurais jamais su, par exemple, qui était Rem Koolhaas, combien de temps vivent les limaces ou dans quelles circonstances Chet Baker a-t-il trouvé la mort...

Anouk et Kate m'intéressent aussi beaucoup. D'où viennent-elles et comment les avez-vous bâties ? Qui sont-elles par rapport à vous ?

Ce sont des amies. Des femmes que j'aurais adorées si je les avais rencontrées dans la vraie vie. Je ne sais pas d'où elles viennent... De ce besoin de les connaître probablement. Voilà plusieurs années que je leur tournais autour mais j'étais timide. J'avais peur de les rater.

Pourquoi cette absence des pronoms dans la première partie du roman, qui lui donne un style un peu télégraphique ?

Parce que je n'en entendais pas dans mon oreille. Parce que c'est la chronique d'une dépression et que « je » ou « il » ou « vous » n'existent plus quand les tenailles se resserrent. On avance comme on peut mais « sans soi ».

Comment cette structure éclatée du départ s'est-elle imposée ? C'est un genre de puzzle qui risque de dérouter certains de vos lecteurs. Vous les faites « travailler ». Pensez-vous à cela – et à eux – quand vous écrivez ?

Je ne pense à rien. Je ne prémédite rien. Je ne conçois rien. Je me suis simplement mise dans la peau d'un homme exténué moralement et physiquement, déstabilisé, troublé, atomisé par l'annonce de la mort d'une femme qu'il croyait avoir oubliée et je l'ai suivi dans sa déroute.

Évidemment que ça m'ennuie d'entraîner le lecteur dans cette zone de turbulences mais je ne pouvais pas faire autrement.

Dans la deuxième partie du roman, vous adoptez une structure et un style qui sont plus ceux d'*Ensemble*, c'est tout. Pourquoi ? Cela s'est-il (peut-être, encore une fois) imposé ?

Vos questions sont trop compliquées. J'ai toujours été nulle en commentaires de textes. Encore une fois, je m'en remets à mes personnages. J'ai écrit comme ils vivaient : douloureusement quand c'était douloureux et sereinement quand ils se sentaient mieux. La seule chose qui se soit jamais imposée était de les aimer.

La cocotte qui « chuichuite ». Charle qui « eurékate »... Vous multipliez, de manière charmante, ce genre de néologismes (est-ce vraiment le terme ? J'y vois plutôt du mot d'enfant qui coule de la plume d'une adulte ; et j'aime beaucoup). Pourquoi ? Cela vient-il naturellement ?

Oui. Les mots sont de bons compagnons. Je peux leur en faire voir de toutes les couleurs et ils restent stoïques parce qu'ils savent bien que je ne serais rien sans eux. (Ce sont mes traducteurs qui râlent !)

Ce livre, dit-on, est plus grave qu'Ensemble, c'est tout. Je le trouve à la fois plus grave, mais, aussi, lumineux. J'en suis sorti avec le sourire, le sentiment d'avoir plongé dans un feel-good book. Mais je voudrais avoir votre opinion là-dessus.

Je n'ai pas d'opinion sur mes propres livres. D'ailleurs je n'ai pas d'opinion sur grand-chose. Je commence à être harcelée par une nouvelle histoire. Je me demande si un homme parti lit les lettres que sa femme lui envoie ou s'il se contente de les empiler sur une étagère, sans savoir si c'est par vaillance ou par lâcheté. Voilà ma feel-good opinion du moment...

Je me fais là l'avocate du diable. Certains de vos détracteurs pointent du doigt le fait que vous donnez dans une littérature de bons sentiments. Que répondez-vous ?

Rien.
(J'embrasse le diable.)

(Ouh.. C'est chaud !)